

Tous les spéléologues vous le confirmeront : « Quant à la suite de pluies torrentielles une résurgence s'ouvre au pied d'une vallée, cela signifie qu'il y a un réseau souterrain ». Ça n'est pas sorcier. Et on n'a pas besoin d'une baguette de sorcier.

Et il ne faut pas répéter deux fois à ces chercheurs « dans la nuit » où se trouve ce jaillissement venu on ne sait d'où.

Aussitôt dit aussitôt fait ! Mais les membres de la section de Plombières du Spéléo-Club dijonnais en prenant en mains, en octobre 1968, la résurgence de la Combe du Coutard, en amont du viaduc de Neuvon, se doutaient-ils qu'ils mettaient le pied sur un réseau qui, huit années plus tard, s'avère un des hauts lieux de la spéléologie.

Du moins en est-on certain depuis le 27 juin. La nouvelle cavité explorée et topographiée offre 5,100 km de galeries noyées ou sèches. La première étape importante pour arriver là remonte au 23 juin 1975. Ce jour là, trois plongeurs du Spéolo-Club de Dijon, Rorato, Nagy et Le Bihan franchirent les 250 mètres d'un syphon puis s'engagèrent dans 500 mètres de galeries semi-actives. Ce n'est qu'en mai de cette année qu'on alla plus avant.

Et c'est finalement la sécheresse qui permit au Spéolo-Club dijonnais de publier son croquis de la rivière souterraine du Neuvon, en guise de bulletin de victoire.

Et tout cela grâce à ses plongeurs souterrains. Le 27 juin dernier, l'équipe était composée de Derain (le médecin réanimateur), Barbier, Chauvin, Degouve de Nuncques, Gardaine, Lartois, Laureau (le photographe), Le Bihan et Nagy. Le plus jeune, 19 ans. Le plus âgé, 30 ans. Tous excellents spéléologues rompus à toutes les techniques d'escalades. Une équipe scudée qui même devant l'interview demande à rester dans l'anonymat. Les explorateurs de l'inconnu ?

« Être plongeur cela s'apprend d'abord en piscine, puis en subissant le baptême de l'eau dans le syphon de Bèze », explique le benjamin de la bande au docteur Castin. « Et l'on s'aguerrit au fil des expéditions ».

N'empêche que pour le plus âgé de l'équipe, le Neuvon constituait pour ainsi dire une première : « Nous sommes descendus par un puits d'une dizaine de mètres, et nous avons mis les pieds sur une galerie glaiseuse. Nous enfonceons jusqu'aux genoux. Puis nous sommes arrivés à la rivière ».

En fait de rivière, il s'agissait tout simplement du début du syphon à peine tari par la sécheresse, et ils parcoururent une vingtaine de mètres, la tête

dépassant tout juste le niveau de l'eau, leur casque affleurant la voûte.

Et l'aventure commença... Neuf hommes grenouilles s'enfoncèrent dans l'eau, leur double bouteille d'oxygène et ses deux détendeurs dans le dos, un sac de matériel dans une main, l'autre en avant pour se protéger d'un obstacle inattendu, les yeux rivés dans l'eau verdie par les faisceaux lumineux des deux lampes torches fixées à leur casque.

Un quart d'heure pour faire 200 mètres.

Ça doit tout de même faire quelque chose, là dessous ? Et là dedans ?

« Non. En tous cas, pas quelque chose d'angoissant. Ce n'est pas comme au retour. Là, nous n'y voyons pas à trente centimètres car notre voyage aller a fait remonter une vase qui dormait depuis des centaines d'années. Et c'est terrible de se dire qu'il ne reste plus que cette mince corde, qu'il faut à tout prix ne pas lâcher, sinon... ».

Le fil d'Ariane qu'ils ont développé avec soin, comme le petit Poucet semait ses cailloux !

Mais pour quoi faire tout cela ?

« Nous avons au sortir de l'eau suivi le cours d'une petite rivière sur 1,700 km. Puis, et c'était notre objectif, escaladé par le plafond et nous sommes tombés sur un réseau fossile ».

Sur 1,400 km, ils purent se dire qu'ils, étaient les premiers à mettre les pieds dans cette vaste galerie. Puis, ultime découverte, cette salle grande comme un palais des sports ou la nef d'une cathédrale, avec une longueur de 100 mètres et 40 mètres de large.

Une salle que le docteur Castin voudrait bien permettre au commun des mortels de parcourir. Mais est-ce possible ?

« Les membres de l'expédition ont cherché en vain une ouverture en amont, pour ressortir d'un autre bout. La solution serait de percer un puits pour l'atteindre à la verticale. Mais là encore, c'est quasi impossible, car la voûte atteint quarante mètres d'épaisseur ».

Ce qui signifie qu'en septembre, les sociétaires du Spéolo-Club de Dijon repartiront une nouvelle fois. Pour cette première, l'expédition dura douze heures. La prochaine risque donc d'être plus longue... On est déjà sûr, d'une chose, le relevé topographique effectué démontre qu'il s'agit pour l'instant du 3^e réseau français d'exploration, derrière le syphon Vernot, dans le Doubs, étant le premier et le Ru du Puits, dans la Meuse, le second. C'est donc une médaille d'or dans les jeux difficiles de la spéléologie qu'il s'agit de s'attribuer...

